**Frederick P. Lock, *Edmund Burke. Volume II :
1784-1797***

Edmond Dziembowski

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/11056>

DOI : 10.4000/ahrf.11056

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2008

Pagination : 305-308

ISBN : 978-2200-92514-7

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Edmond Dziembowski, « Frederick P. Lock, *Edmund Burke. Volume II : 1784-1797* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 352 | avril-juin 2008, mis en ligne le 18 décembre 2009, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11056> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.11056>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Frederick P. Lock, *Edmund Burke*. *Volume II : 1784-1797*

Edmond Dziembowski

RÉFÉRENCE

Frederick P. Lock, *Edmund Burke. Volume II: 1784-1797*, Oxford, Clarendon Press, 2006, XIV-605 p., ISBN-13 978-0-19-820679-8, 95 £

- 1 De tous les hommes politiques britanniques du XVIII^e siècle, Edmund Burke est celui qui a été le plus choyé par la recherche universitaire. Non seulement la liste des études qui lui sont consacrées remplirait un épais volume, mais sa correspondance, ses écrits et ses discours ont fait l'objet d'éditions scientifiques d'excellente facture. À titre de comparaison, la correspondance de Pitt le Jeune reste toujours inédite et celle de Charles James Fox, qui a été publiée au XIX^e siècle, est loin d'être exhaustive et ne répond pas aux exigences de l'édition scientifique. Les *Reflections on the Revolution in France* expliquent, bien entendu, cette place privilégiée. Plus largement, la double activité de Burke, à la fois homme de lettres et politicien, a contribué à stimuler l'intérêt des chercheurs. Burke est un des rares hommes politiques du XVIII^e siècle qui ait exposé dans le détail, tant dans sa correspondance que dans ses ouvrages, sa conception du politique.
- 2 Tout récit de la vie de Burke prend, d'une manière ou d'une autre, la forme d'une histoire intellectuelle. Le second tome de cette imposante biographie (près de 1 200 pages au total) ne déroge pas à la règle. Professeur au département d'anglais de la Queen's University de Kingston au Canada, F. P. Lock est parvenu à concilier dans un même ouvrage le récit biographique et l'analyse détaillée d'une pensée politique particulièrement complexe. Comme c'était déjà le cas pour le premier tome (*Edmund Burke, Volume I : 1730-1784*, Oxford, Clarendon Press, 1998, xv-564p), le défi a été relevé avec brio. Retraçant les treize dernières années de la vie de Burke, alliant avec bonheur érudition et élégance du propos, ce volume offre une mine de renseignements sur la

trajectoire politique et idéologique d'un homme qui, de tête pensante des Rockingham whigs, est devenu et est resté pour la postérité un des pères du conservatisme.

- 3 Le premier volume, qui nous mène jusqu'à l'élection générale de 1784, nous a fait découvrir une carrière qui, jusqu'à la crise constitutionnelle consécutive à l'*India Bill*, paraissait suivre un cours ascendant. Le deuxième volume s'ouvre sur les années les plus sombres de la vie publique de Burke. Après avoir été mis en déroute aux élections générales, le parti whig était sans repères devant la politique de Pitt. La conduite de Burke devint alors erratique. Son acharnement à poursuivre l'ex-gouverneur du Bengale, Warren Hastings, rencontrait l'incompréhension de ses alliés politiques. La crise politique au sujet de la régence du prince de Galles lors de la première crise de démence de George III nous montre un Burke de plus en plus isolé au sein du parti whig : pour ses collègues, il était devenu un homme du passé. En mai 1789, il écrivait : « Je me suis toujours fortifié au contact de ces hommes admirables à qui je suis lié. Séparé d'eux, je ne suis rien ». La séparation ne faisait pourtant que commencer. Bientôt, la Révolution française allait mener à la « désintégration » du vieux parti whig, pour employer l'expression de l'historien Leslie Mitchell.
- 4 L'on sait que les prises de position de Burke sur la Révolution française étonnèrent bon nombre de contemporains, à commencer par Thomas Paine. Beaucoup y virent une incroyable volte-face idéologique. L'un des points forts de l'ouvrage de Lock est de bien mettre en lumière un trait fondamental du parcours intellectuel du politicien. Loin d'avoir changé de fusil d'épaule à l'annonce des journées d'octobre ou à la lecture du sermon de Richard Price, Burke montrait, comme ce fut le cas toute sa vie durant, une remarquable fidélité aux principes qui guidaient sa conduite. Burke « répondait aux circonstances changeantes avec une constance remarquable ». En témoigne son attitude après la déroute électorale de 1784. Comme le note Lock, « une telle défaite aurait poussé plus d'un politicien à reconsidérer ses principes et ses articles de foi. Chez Burke, l'effet de cette défaite fut diamétralement opposé ». La déroute électorale confirma la lecture conspiratrice des affaires publiques que Burke défendait depuis son entrée au Parlement : tous les malheurs qui s'abattaient sur son parti venaient de cette « influence secrète de la Couronne » qui relevait pourtant davantage du mythe que de la réalité. Burke était totalement insensible aux arguments contraires. C'était, pour reprendre l'expression anglaise très en vogue à l'époque, un être *impracticable*. L'acharnement de Burke dans le procès de Warren Hastings, son attitude pendant la crise de la Régence, ses positions face à la Révolution française, puis, à la fin de sa vie, sa campagne vigoureuse contre toute idée de paix « régicide », ces moments clés de la carrière du politicien s'éclairent dès que l'on tient compte de cette inflexibilité intellectuelle. L'attitude de Burke face à la perspective de négociations avec le Directoire est tout à fait révélatrice. Lock nous montre comment cette dernière campagne est née d'un pamphlet de Lord Auckland visant à expliquer aux Britanniques les dispositions pacifiques du gouvernement. Ce « pamphlet aux arguments modérés et intelligents », nous dit Lock, « ne méritait aucunement d'être tourné en ridicule ». Lock estime que cette inflexibilité permet de mieux comprendre pourquoi Burke n'accéda jamais à un poste ministériel de premier plan. En janvier 1789, lorsqu'au plus fort de la crise de la Régence les whigs préparaient l'équipe qui devait succéder à celle de Pitt, Burke se vit offrir le même poste subalterne qu'en 1782 et en 1783, celui de *Paymaster-General*. Les whigs avaient beau saluer le « génie hors du commun », ils étaient

conscients que le manque de pragmatisme de Burke constituait un obstacle décisif à son entrée au Cabinet.

- 5 La genèse des *Reflections* doit beaucoup à cette inflexibilité doctrinale. Les contemporains qui, en 1790, découvrirent avec étonnement un Burke hostile à la Révolution étaient victimes d'une interprétation erronée non seulement de la pensée, mais aussi de la conduite du politicien dans les années qui précèdent 1789. « Burke avait toujours été le membre le plus hyperactif du parti », écrit à juste titre Lock. Dans les années qui précèdent la Révolution, cette « hyperactivité » atteignit son summum. Pendant la crise de la Régence, tandis que Fox se montrait hésitant et que Sheridan envisageait la perspective d'un Cabinet de coalition avec le Lord Chancelier Thurlow, Burke n'avait de cesse de préconiser une stratégie résolument agressive contre le ministère. En agissant de la sorte, Burke pouvait apparaître comme le défenseur de la liberté, une image qui s'était imposée depuis ses premières prises de position au Parlement. L'apparence était cependant trompeuse : les arguments développés par Burke, lors des débats sur la Régence, arguments exposés dans le détail dans cette biographie, sont à bien des égards annonciateurs des *Reflections*. Burke vanta les mérites de « notre excellente, notre incomparable constitution [...] ce patrimoine, ce solide rempart contre l'ambition », une constitution qu'il voyait à présent menacée par des ministres qui voulaient en faire « un musée ». Évoquant le mouvement d'opinion en faveur de Pitt qui se développait dans le pays à la fin de la crise de la Régence, il s'exclama que les signataires de ces adresses de soutien se mêlaient « d'affaires qu'ils ne comprenaient pas ». Comme le dit Lock de manière lapidaire, « Burke n'éprouvait pas de respect pour l'opinion publique ». Or ces arguments n'étaient pas nouveaux. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux *Thoughts on the Cause of the Present Discontents*, ce célèbre pamphlet de Burke publié en 1770 dans lequel il justifiait la conception oligarchique du régime défendue par les Rockingham whigs. Depuis ses premiers pas dans le monde politique, Burke s'était sans cesse érigé en adversaire des nouveautés mettant en péril l'ordre politique et social né entre la Glorieuse Révolution et l'avènement du premier Hanovre. En 1788-1789, lors de la crise de la Régence, le dangereux innovateur n'était autre que le Premier ministre. Un an plus tard, un esprit d'innovation autrement plus redoutable à ses yeux était apparu en Grande-Bretagne à la suite des événements de France.
- 6 Un grand mérite de cette biographie est de nous livrer un éclairage sur l'autre combat mené par Burke pendant les dernières années de sa vie : sa participation infatigable au procès de Warren Hastings. Les pages que Lock consacre à la vision que Burke avait de l'Inde sont particulièrement intéressantes. Cette conception était en effet très éloignée des stéréotypes alors en vogue en Occident. L'Inde de Burke, nous dit Lock, n'était « ni inférieure, ni exotique, ni un "autre" menaçant ». L'Inde appartenait au même « univers moral » que celui des Britanniques. On décèle ici une nette influence de Montesquieu : Burke était attaché à l'idée d'une nature humaine unique ainsi qu'à l'universalité de certaines valeurs mais, simultanément, il acceptait pleinement les caractères de chaque civilisation. Abordant les traits politiques de l'Inde, Burke, dans le sillage d'Anquetil-Duperron et de Sir James Porter, en venait à nuancer la thèse du despotisme oriental. Pour Burke, nous dit Lock, « la sécurité de la propriété et du gouvernement selon des lois communes et fixées étaient les nécessaires barrières contre les pouvoirs arbitraires d'un despote ». De ce fait, la Grande-Bretagne devait se borner, à l'égard des institutions indiennes, à un rôle de « restauration et de conservation ». Les Britanniques devaient garantir la paix et la stabilité en Inde sans

opprimer la population ni lui imposer une culture étrangère. Pour Lock, ces conceptions de Burke sur l'Inde, qui se présentent comme un trait fondamental de sa philosophie politique, s'éclairent en dernier ressort par sa lecture providentielle de l'histoire. Pour Burke, la politique était avant tout « un champ de bataille moral ».

- 7 Outre sa richesse dans le domaine idéologique et politique, cette biographie se distingue aussi par l'attention qui est portée au style burkéen. Dans les *Reflections*, c'est beaucoup plus l'auteur néo-classique que le théoricien du sublime qui s'exprime. Les pages consacrées à la comparaison Burke-Rousseau ne manquent pas de finesse. Même si Burke condamna vivement les idées de Rousseau, surtout à partir de 1790, Lock estime que certains traits le rapprochent du philosophe genevois. Lock cite un passage pour le moins extraordinaire du compte-rendu que fit Burke de l'*Émile*. Tout se passe comme si le politicien britannique, par l'entremise de Rousseau, faisait son autocritique : « Il ne sait jamais où il doit s'arrêter [...] Il nous fatigue et nous dégoûte en développant à l'excès ses idées et en répétant la même chose un millier de fois de manière différente ». Comme le note Lock avec amusement, ceux qui ont écouté Burke au Parlement ou à Westminster Hall lors du procès de Warren Hastings auraient souri en lisant ces mots. Lors de l'ouverture du procès de Hastings, Burke se surpassa en prononçant un discours qui, réparti sur plusieurs jours, dura au total onze heures !
- 8 Malgré une position qui, la plupart du temps, montre un remarquable sens de la nuance, l'auteur se montre parfois trop enthousiaste dans son jugement. Peut-on vraiment, comme le soutient Lock, placer Burke au même rang qu'un Aristote, un Machiavel ou un Locke ? Universitaire canadien, Lock a peut-être été victime d'une illusion d'optique. Il est vrai que les *Reflections*, tant en Grande-Bretagne qu'outre-Atlantique, côtoient dans les librairies les grands classiques de la philosophie politique. En revanche, le rayonnement de cette œuvre dans le reste du monde est plus limité. Et pour cause : comme en 1790, cet ouvrage s'adresse à un public essentiellement anglo-saxon. Nul ne niera la puissance intellectuelle des *Reflections*. Mais ce pamphlet de circonstance n'a jamais prétendu être l'exposé d'une théorie politique ayant une valeur universelle. Burke n'aimait pas les traités exposant des systèmes. De même, faut-il suivre Lock lorsqu'il écrit, au terme de son ouvrage, que l'éloquence de Burke était incomparable ? Burke était un formidable orateur : la puissance de son imagination était sans pareille. Il ne faudrait pourtant pas oublier que la Chambre des communes vivait alors un âge d'or et que les discours de Pitt, de Fox et de Sheridan étaient fort souvent d'une facture et d'une beauté comparables aux harangues de l'auteur des *Reflections*.
- 9 Publiée, il faut le rappeler, par une maison spécialisée dans l'édition d'ouvrages universitaires, cette étude laisse le lecteur sur sa faim sur deux points essentiels. Quand on connaît le nombre impressionnant d'études consacrées à Burke, l'absence d'une bibliographie en fin de volume est regrettable. L'on en est réduit à chercher les références dans les notes infra-paginales. De même, il est dommage que l'auteur n'ait pas songé à inclure dans son étude une mise au point historiographique. Celle-ci s'avère indispensable, compte tenu des nombreux débats portant sur l'action et la pensée du politicien. Ces quelques critiques ne devraient pourtant pas masquer la richesse de cette belle biographie, qui est appelée à devenir une référence fondamentale pour toute recherche sur la culture politique britannique de la fin du XVIII^e siècle.